



« J'adore la France qui adore l'Amérique » Le rapport équivoque avec la France d'un Montréalais d'adoption : Dany Laferrière

par Ylenia De Luca

Il est naturel d'aimer le pays qui nous a accueillis quand la dictature, la faim ou la foi aveugle nous en voulait à mort. Et, se souvenant de la légende du "Survenant", ce pays a mis à notre disposition : son ciel, ses rivières, ses saisons et sa langue [...]
Je t'aime, Québec.

(Affiche "Fête Nationale du Québec 1997", Gouvernement du Québec, ministère des Affaires municipales).

RÉSUMÉ : Comme beaucoup d'écrivains de l'ère postcoloniale, Dany Laferrière, né à Haïti et exilé à Montréal, a des rapports équivoques, parfois même tendus avec la France. Bien qu'il admette n'avoir aucun problème à être édité par une maison française, il refuse de se mesurer aux normes de l'institution littéraire de l'Hexagone, allant jusqu'à se défendre de tout compromis, de tout clin d'œil face à un pays qui pour d'autres écrivains restera toujours leur patrie intellectuelle. La France est donc absente de son œuvre puisqu'il refuse de s'incliner devant le colonisateur comme devant le dictateur ; et la France est aussi absente de son œuvre parce qu'il a « découvert par hasard [...] que Haïti était en Amérique et non en France », ce qui l'amènera jusqu'à souhaiter qu'Haïti « se place sous la bannière américaine » au lieu de celle de la France.

Par contre, à partir de l'année 2013, Dany Laferrière occupe le fauteuil de Hector Bianciotti à l'Académie Française. Il est le premier écrivain caribéen et nord-américain à entrer sous la Coupole.



ABSTRACT: Like many writers in the postcolonial era, Dany Laferrière, born in Haiti and exiled in Montréal, has ambiguous, sometimes even tense relations with France. Although he himself admits that he has no problem with being published by a French publisher, he refuses to measure himself against the rules of the literary institution of the Hexagon, denying any compromise with a country that for other writers will always remain their intellectual homeland. France is, therefore, absent from his literary production since Laferrière refuses to bow to the colonizer, as well as to the dictator. France is also absent from his work because he has "découvert par hasard [...] que Haïti était en Amérique et non en France", which led him to the point of wishing that Haiti "se place sous la bannière américaine" rather than the French one. Nevertheless, since 2013, Dany Laferrière has occupied the chair of Hector Bianciotti in the Académie Française. He is the first Caribbean and North American writer to enter the Coupole."

MOTS CLEF : France ; Montréal ; Haïti ; langue française ; Francophonie

KEY WORDS : France ; Montréal ; Haïti ; French language ; Francophonie

Bien des études se sont déjà penchées sur les nombreux romans de Dany Laferrière, privilégiant des sujets qui charpentent l'œuvre de l'écrivain comme l'exil, l'identité, l'espace-temps, l'enfance, la migration ou encore les techniques d'écriture.

Cependant, la critique n'a pas encore élu le lien de cet écrivain avec la France comme l'une des thématiques qui s'imposent dans son œuvre romanesque.

Dany Laferrière quitte Haïti à vingt ans pour fuir la violence du duvaliérisme et s'établit à Montréal en 1976. C'est là qu'il rédige son premier roman, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, qui sera publié en 1985 à Montréal avant d'être adapté au cinéma en 1989. Suivra une œuvre abondante et diversifiée, formée de romans, de récits et de chroniques, dont l'action se passe soit à Montréal, soit à Miami, où l'auteur réside plus d'une dizaine d'années, soit en Haïti, œuvre qu'il regroupe sous l'appellation générale d'*Autobiographie américaine*.

Le Québec devient son pays d'élection parce que, comme il le dit à Hélène Marcotte : « c'est ici, à Montréal, que j'ai tenté pour la première fois d'écrire le roman que j'aurais aimé lire. Je suis né physiquement en Haïti mais je suis né comme écrivain à Montréal » (Marcotte 80-81), et tout comme d'autres écrivains appartenant à l'*intelligentsia* haïtienne, il restera attaché à Montréal, où il reviendra régulièrement pour publier ses textes, pour discuter avec son éditeur et pour prendre part, de façon pas toujours orthodoxe, à la scène littéraire. Appréciant Montréal comme patrie intellectuelle des Haïtiens de la diaspora, il y revient régulièrement pour prendre son « bol d'oxygène culturel » (Laferrière, "L'année" 6). Il y publie ses œuvres, retrouve son



éditeur et, fait non négligeable, il y est considéré comme appartenant au monde littéraire du pays. En fait, à la Bibliothèque du Congrès, son œuvre n'est pas référencée dans le fichier de la littérature des Antilles francophones, mais dans celui de la littérature franco-canadienne. Montréal est pour lui synonyme de prise de conscience, prise en main de la vie, apprentissage de la responsabilité et de la liberté. Le nom de la ville évoque l'ivresse du succès médiatique qui transforme l'écrivain en star, ainsi que cette américanité si fréquemment thématifiée par Dany Laferrière.

Il est hors de doute que le Québec, et plus encore Montréal, occupe une place privilégiée dans la topographie laferrienne : il préfère les villes américaines (il parle toujours du continent) aux villes européennes, parce que « On voit d'abord Paris avant de voir l'individu qui vit à Paris. Alors que les villes américaines (Montréal, Port-au-Prince, Miami) sont si récentes qu'on a l'impression de pouvoir les recréer » (Laferrière, "Un homme" 18-19).

Surprenante, audacieuse, assez souvent rebelle, la 'petite' littérature québécoise, écrite dans « une langue majeure », comme le diraient Deleuze et Guattari, plus éclatée qu'on ne le pense, souvent expérimentale, s'est imposée depuis plusieurs décennies comme un vecteur incontournable de la francophonie mondiale.

Ce qui frappe tout observateur de la scène littéraire québécoise actuelle c'est la vitalité extraordinaire du milieu de l'édition. Le Québec a assisté à une véritable résurgence de l'édition littéraire, sous l'impulsion d'un mouvement de prise en charge facilité par l'Internet et par une relève intergénérationnelle absolument exceptionnelle.

L'acquisition d'un certain nombre d'éditeurs littéraires emblématiques (L'Hexagone, VLB, Typo, Libre Expression) par le groupe Ville-Marie Littérature, une filiale de Sogides et de Quebecor Media, de même que le contrôle exercé par les Éditions du Boréal, dont le catalogue regroupait la majorité des auteurs importants du Québec contemporain, avaient soulevé l'inquiétude chez plusieurs écrivains. La sélection des manuscrits publiés semblait de plus en plus limitée. Si certains jeunes auteurs ont alors cherché à se faire publier en France, d'autres ont plutôt tenté de débloquer le champ de l'édition littéraire en multipliant les initiatives indépendantes.

Depuis 2003, une dizaine de nouvelles maisons d'édition ont ainsi vu le jour, munies de programmes de publication ambitieux. Pays riche, moins raciste que les États-Unis, le Québec est aussi « un pays minoritaire dont on dit qu'il ne se sent pas chauviniste, mâle dominateur, puisqu'il a ses propres problèmes ; on ne sait pas si ce sont de vrais Blancs, mais des nègres blancs d'Amérique » (Marcotte 81). Selon Laferrière, le Québec et Haïti sont des pays monomaniaques tournant éternellement autour d'un même thème épuisant qui les empêche d'investir dans des causes plus importantes, comme le problème de la colonisation. Si en Haïti la question de la dictature est omniprésente, au Québec ce sont celles de la langue et de l'indépendance.

Cependant, il reproche au Québec d'être un pays aux émotions tièdes : « Haïti doit apprendre du Québec la mesure et le respect des gens. Mais le Québec doit apprendre d'Haïti le poids des mots, le courage d'aller jusqu'au bout. La vraie rage » (Demers 51).

À titre de comparaison, Laferrière oppose le « racisme sans histoire » qui, selon lui, caractérise le Québec, au colonialisme français qui lui paraît un « racisme totalement



intériorisé. Un racisme avec un passé. Presque sans espoir de guérison » (Laferrière, "Je suis en Amérique" 82). Selon lui, toute colonisation contribuera, de plus, à l'avilissement et à la dévalorisation des valeurs indigènes, suivis d'une déformation de l'image de soi. Par contre, dans le cas d'Haïti, le « tour de passe-passe » de la France aurait consisté à « faire croire à des millions de gens pendant au moins deux siècles qu'ils ne vivent pas à l'endroit où ils habitent » (Laferrière, *Fatigué* 2), c'est-à-dire en Amérique. Jusqu'à nos jours, la France a gardé la plus forte autorité sur la langue : l'édition, les manuels scolaires, l'éducation, ainsi que la standardisation. Il s'ensuit que la plupart des écrivains des Caraïbes se trouvent réduits à l'état d'éternelles marionnettes, parlant et agissant devant le juge ultime qui est la France, désireux de plaire, prêts à se vendre avec leur folklore pour s'en excuser après. Dany Laferrière prend donc ses distances face au colonialisme français, en revendiquant l'appartenance au continent américain, même s'il sait très bien que cette position ne garantit pas l'admission au concert des Américains. « L'Europe ne signifie pas uniquement la colonisation pour moi », affirme-t-il dans *J'écris comme je vis* :

Il y a aussi cette manière sophistiquée qui est le produit d'un savoir-faire qui remonte à des temps anciens. Cela aussi fait partie de l'héritage humain. Cet héritage ne doit pas être analysé uniquement sous un mode moral [...] J'applaudis Paris avec Hemingway. Paris est un pur diamant. Mais là où je me révolte et revendique mon américanité, c'est quand cette manière de vivre tente de s'ériger en canon. On exige alors de tous ceux qui ne sont pas nés dans ces pays un apprentissage. Quelle humiliation ! La sophistication européenne contre la vulgarité américaine. Alors mon esprit rétif à toute forme d'embrigadement choisit spontanément la vulgarité américaine (Laferrière, *J'écris* 147).

Du point de vue de l'histoire officielle, la France est absente d'Haïti depuis 1825, moment où se négocie l'indépendance de l'île, proclamée dès 1804 par Jean-Jacques Dessalines. Dans les faits, la révolte des esclaves entre 1791 et 1803, conduite par Toussaint Louverture et célèbre pour sa stratégie de la *terre brûlée*, avait déjà mené à l'éviction des Français et préparé la naissance de la première république noire du monde. Cependant, la France garde tout au long du XIX^e siècle un prestige social et culturel, qui se reflète dans la langue et les us et coutumes des élites, surtout urbaines.

Même au XX^e siècle, pendant et immédiatement après l'occupation étasunienne d'Haïti, ce prestige se perpétue et se nourrit d'un sentiment fortement anti-américain, jusqu'au moment où le mouvement de l'indigénisme, coïncidant à ses débuts avec les intentions de Duvalier père, y mettra fin. « La vraie fin de la domination culturelle française », selon Laferrière, « est venue après l'exil suivi de l'émigration massive des Haïtiens qui, aujourd'hui, sont plus d'un million en Amérique du Nord » (Laferrière, *Fatigué* 62). Césaire affirme qu'Haïti est le pays « où la négritude se mit debout pour la première fois et dit qu'elle croyait à son humanité » (Laroche 53).

« N'oublions pas », note-t-il, « que cela fait près de deux cents ans que Haïti est une nation indépendante ; cela fait une très longue ère postcoloniale pour nous ». Par conséquent, ajoute-t-il, « nous autres Américains avons toujours regardé l'Europe avec une certaine suspicion » (Laroche 53).



Contrairement à la France, qui impose ses références et avale les écrivains venus d'ailleurs, et contrairement aussi aux pays plus petits qui les excluent, le Québec, depuis peu, pratique une ouverture envers les écrivains étrangers. L'apport de ces derniers est considérable, car « ils ont permis à la littérature québécoise de se desembourber, de sortir de ses thèmes habituels » (Bordeleau 9). Ces écrivains, s'intègrent tous à la vie et aux institutions académiques et littéraires du Québec et à leur tour élargissent l'espace géographique de l'émigration qui, dans la période précédente se limitait à la seule Europe, en apportant ainsi des cultures variées. Donc, aujourd'hui, le mot « francophone » a cessé de signifier « qui parle français » pour désigner le francophone hors-Hexagone.

Il n'en reste pas moins que la France s'avère encore le passage obligé pour la circulation des lettres francophones. Toute solution qui tenterait de faire l'impasse sur Paris serait un leurre. Si, comme le remarque Jean-Jacques Brochier, le public n'est plus exclusivement parisien, les instances de légitimation restent parisiennes. Créer de nouvelles conditions psychologiques c'est non seulement agir sur le tissu français, mais c'est aussi amener le francophone à faire son examen de conscience. Il est encore évident que, du centre à la périphérie, la communication s'établit généralement sans difficulté. L'écrivain 'parisien', imbu de l'idée que la littérature française de France possède un charisme universel et, se voyant souvent confirmé dans cette idée par la manifestation, chez certains écrivains francophones périphériques, d'une sorte de complexe d'infériorité à l'égard de Paris, ne rencontre généralement aucun obstacle pour conquérir un public dans l'ensemble du monde francophone, étant assuré que l'universalité de sa pensée répondra d'elle-même à tous les souhaits formulés par les sociétés visées.

Malheureusement, en sens inverse, c'est-à-dire de la périphérie au centre, le courant, brusquement, ne passe plus. L'écrivain belge, suisse, québécois, antillais, ne se découvrira aucun moyen de se faire éditer ni de se constituer un public à Paris, à moins qu'il n'ait élu domicile dans la capitale et qu'il se soit laissé progressivement assimiler à l'élite des écrivains français.

Il existe évidemment un autre stratagème pour réussir à Paris, celui d'agir par ruse, en suivant à la lettre les conseils de l'écrivain 'industriel'. Autrement dit, d'écrire dans le 'goût de Paris', de singer le 'style parisien'. Ce qui réclamera une longue ascèse. Une fois encore, ce régime paraîtra indigeste à tout écrivain authentique comme Laferrière, qui n'écrit que ce qu'il pense, comme il le pense et dans sa parlure propre, celle qui lui convient naturellement. Celui-là ne pourra réussir ni s'acclimater à Paris.

Pourtant, quel écrivain ne rêve, dans le secret de sa chambre d'écriture, d'être lu par le plus grand nombre ? Quelle image se fait-il du public idéal ? Dans quelle mesure le fait de s'adresser à un ou plusieurs publics appelle-t-il des stratégies d'écriture diversifiées ? Comment inscrire sa différence sans tomber dans le marquage stylistique et la dialectique de la norme et de l'écart ? Peut-on échapper enfin à cette dichotomie toujours vécue douloureusement entre le centre et la périphérie ?

Tout indique, donc, que le 'centre', figure de l'Un et de l'identité, survit à tous les désastres et que sa figure continue de nous hanter. Mais il est significatif que Normand



de Bellefeuille parle dans *Catégoriques un deux et trois* d'« alléger le centre » et qu'Esther Rochon, dans son recueil de nouvelles intitulé *Le Traversier*, traite le *centre* non pas comme la révélation d'une vérité, l'aboutissement d'une quête métaphysique dont le labyrinthe serait la concrétisation symbolique, mais comme une discontinuité : *l'ici* n'est pas un lieu, c'est une pratique, s'organisant, se configurant non pas seulement contre, mais aussi à même la perte, le non-sens, la fragmentation.

Dans la formation de son identité, Dany Laferrière vivra d'abord une expérience pour le moins difficile avec la France. La France signifie, pour le petit garçon à l'âge de la scolarisation, une nouvelle langue. Cette nouvelle langue fait irruption dans l'univers clos de l'enfant se suffisant à lui-même et remet en question sa conception de soi. Plus tard, et encore dans les toutes dernières déclarations de l'auteur, la France sera synonyme de 'colon' et cela, malgré le fait qu'Haïti soit un pays indépendant depuis presque deux cents ans.

Laferrière affirme que le colonisateur aurait même poussé l'aliénation de ses victimes jusqu'au point d'obnubiler la perception de leur propre position dans le monde et, pire encore, dans l'ère du postcolonialisme, il est de nouveau en train de se constituer un empire. Cet empire porte le nom de Francophonie, concept qui lui sert d'instrument pour « diriger tout ce qui parle français » (Sroka 158).

Les gens me demandent pourquoi je suis si viscéralement contre la francophonie ? Voilà une des raisons : je ne veux plus de frontière. A chaque fois qu'on en enlève une, on en voit apparaître une autre. Quand ce n'est pas celle de la race, du pays ou de la région, c'est celle de la langue [...] les frontières géographiques bougent un peu depuis quelque temps. Avant on était haïtien, ensuite caraïbéen ou antillais, c'est selon, et maintenant francophone. On est passé, afin de permettre cet élargissement, d'une frontière géographique à une frontière linguistique" (Laferrière, *J'écris* 72).

L'entrée dans le circuit de l'éducation publique confrontera donc l'auteur avec le français qui, au lieu d'ouvrir une deuxième voie auprès du créole que parle l'enfant, apparaît comme la voie unique de la réussite sociale.

Laferrière comprend immédiatement que la langue, le français comme langue de circulation des œuvres, peut aussi jouer un rôle non négligeable dans l'expansion de l'audience d'un écrivain. Autrefois, le français était unitaire et totalitaire. Un seul français prévalait, codifié par l'académisme parisien. Et une œuvre qui ne fût point écrite dans cette langue sous haute surveillance n'aurait eu aucune chance de se faire universellement reconnaître. Aujourd'hui, cette langue absolutiste a explosé, s'est parcellisée, ramifiée en de multiples 'langues françaises'. Et cette révolution, après s'être déclenchée à la périphérie, commence à atteindre le centre. Les littératures françaises d'Afrique et des Antilles, grâce à un usage judicieux d'*indigénismes*, ont percé une voie. La littérature québécoise élargit aujourd'hui la brèche. L'écrivain conquiert ainsi de nouveaux publics, s'acquiert de nouveaux marchés, grâce à des formes langagières qui, autrefois, lui auraient valu le bannissement. L'écrivain peut désormais ambitionner de se faire entendre à travers l'ensemble de la Francophonie, sauf peut-être encore à Paris. Mais ici, également, la situation a évolué. Le public parisien est parfois sensible, quoique



de manière intermittente, aux exotismes francophones, ne serait-ce que pour s'en gausser :

On m'expliqua qu'il fallait apprendre le français si je voulais être traité comme un être humain, car ceux qui parlent créole sont des sauvages, qu'en parlant français j'aurai la possibilité de converser avec d'autres gens venus d'autres pays (et si je ne veux pas leur parler?), que la très grande majorité des livres et même ceux qui racontent mon univers sont écrits en français, et qu'en fin de compte le français est une langue de civilisation, donc si tu veux sortir de la sauvagerie, il fallait parler français... (Laferrière, "Je suis en Amérique" 2).

Langue de l'éducation, de la civilisation et de l'ouverture sur le monde, le français prétend donner accès à un univers privilégié. Reste à savoir, et Laferrière pose la question avec perfidie, si le créolophone haïtien habitant une république indépendante souhaite cet accès. Sans vouloir parler politique, l'auteur démasque l'ambiguïté de tout 'investissement' affectif de la part du colonisateur, à qui il reproche de diviser le monde en dominants et dominés, en vainqueurs et vaincus. Cette inégalité se perpétue à l'intérieur du pays 'colonisé' lorsque le degré d'acculturation, c'est-à-dire la maîtrise de la langue du colon, sert de marque distinctive.

Mais, si Dany Laferrière écrit en français malgré tout, les raisons en sont multiples et, comme d'habitude, ne vont pas sans se contredire. Au lieu de Paris qui, pour un jeune intellectuel haïtien, était malgré tout la destination normale, le hasard le fait débarquer à Montréal où, de nouveau, il se trouve en plein milieu d'un débat national sur la langue. Cette fois, l'ancien colonisateur s'est transformé en colonisé et le français se trouve en position inférieure comme autrefois la langue créole. Le Québec, pays créole à sa manière, ressemble sous cet aspect au pays d'origine. Il prend la décision suivante qui lui permettra de sauvegarder et la langue et le lieu naturel de son écriture : « Le français fait pitié, mais je sais qu'il fut un maître dur. Finalement, je pris une décision mitoyenne. Je choisis de devenir un écrivain américain écrivant directement en français » (Laferrière, "Je suis en Amérique" 2).

Par conséquent, le choix de la langue aurait découlé de considérations pratiques, qui auraient également marqué le choix des contenus. En outre, Laferrière constate qu'il a écrit son premier roman en français parce qu'à l'époque, il ne dominait pas assez l'anglais ; s'il se sert toujours du français, même aujourd'hui, c'est parce que le français lui fait « une langue de plus » (Laferrière, "Je suis en Amérique" 28). La plupart de ses livres ayant été traduits en anglais, il lui reste à conquérir le lecteur de France.

Or, Laferrière décide d'ajouter ses appartenances, se désignant comme montréalais et « profondément haïtien dans l'âme » (Marchand D3), revendiquant aussi bien l'héritage africain, mais se déclarant avant tout un « écrivain américain à qui il est arrivé d'écrire tout simplement en français » (Conway B5). Il souhaite se distinguer par là d'une certaine production littéraire antillaise attendue par le public hexagonal. Il note en effet que l'écrivain antillais écrit son livre « pour montrer à la France que nous avons une nature propre et les mots pour le dire. La France applaudit des deux mains et trouve séance tenante un mot pour définir tout cela : Francophonie » (Laferrière, "Je suis en



Amérique" 64). Aux Antilles, au début de ce siècle encore, régnait dans la littérature naissante, une sorte de préciosité 'ancien régime', jugée de bon ton.

Aujourd'hui, l'écriture haïtienne-québécoise fonctionne ainsi selon une double forme d'institutionnalisation, celle qui la relie à l'espace d'origine et celle qui la rapproche du champ littéraire français hexagonal, dont elle constitue une sorte d'avant-garde tumultueuse. Quant à l'Afrique, l'écrivain établit un lien très étroit entre elle et la France, allant jusqu'à postuler qu'il « faut la France pour que l'Afrique, cette Afrique-là, puisse exister dans ma tête » (Laferrière, "Je suis en Amérique" 7). Cependant, parallèlement à la remise en question de l'ancienne « culture européenne tropicalisée » et de « la France colonisatrice » apparaît « l'Afrique mythique », désapprouvée par l'écrivain tout comme l'orientation excessive vers la France. Construction artificielle, cette Afrique mythique mène à la naissance d'une « élite intellectuelle véritablement schizophrène » n'existant que dans la Caraïbe : « C'est une invention d'intellectuels aux abois. Contre la trop puissante France, ils ont inventé cette Afrique » (Laferrière, *J'écris* 183-185).

Cette orientation différente témoigne de la situation différente de Laferrière et d'autres écrivains de la Caraïbe dans l'effort commun qu'ils font pour passer d'une poétique forcée à une poétique libre. Parallèlement, le concept de territoire subit une transformation à l'intérieur de l'île elle-même : « Haitians became conscious of being part of America » (Bagnall H2), explique Dany Laferrière : berceau d'une civilisation comme l'était la Méditerranée, la Caraïbe a servi de porte d'entrée de l'Europe et de l'Afrique sur un nouveau continent.

Cherchant donc à éviter les folklorisations, l'écrivain persiste à dire que ses livres sont des œuvres en mouvement, des questions ouvertes proposées à l'imagination du lecteur : Dany Laferrière revendique une modernité qui fait du folklore et pratique une forme de résistance devant les attentes d'un certain public. Par le refus du folklore, il se distingue d'une certaine tradition d'écrivains haïtiens et antillais, et il se distancie aussi de l'institution littéraire de Paris qui semble fort priser ce type de folklore :

[...] or, comme je ne veux pas faire des livres folkloriques, anecdotiques, il faut que j'arrive à amarrer mon thème avec une vision universelle. Je ne veux pas sortir cette chose palpitante, vivante et la lancer telle quelle à la face du lecteur. Je dois trouver le moyen de partager cette expérience intime avec le lecteur" (Laferrière, *Comment faire* 66).

Écrivain du présent, il a mis en texte sa propre condition dans des récits fragmentés, hybrides, proprement inclassables, dans lesquels le moi s'invente des doubles pour mieux discuter les questions d'appartenance et d'identité. A partir d'expériences de déterritorialisation, Laferrière a su, par le biais de l'humour, de l'ironie, du grossissement ludique et parodique, transgresser les limites, les frontières, qui lui étaient au préalable assignées. En interpellant le lecteur et en le provoquant, il a manifesté son désir de sortir de 'l'insularité culturelle' à laquelle il aurait pu être confiné. Il s'est accordé cette légitimité que l'on confond le plus souvent avec le pouvoir institutionnel, celui du centre, de décréter l'universel. Du reste, la notion même de centre a-t-elle un sens dans une époque où l'on favorise la dérive et l'éclatement, la



fragmentation et l'hétérogène ? Ainsi la prose des écrivains minoritaires ou appartenant à des littératures dites mineures devient-elle significative des enjeux qui affectent l'ensemble de la scène littéraire contemporaine. On peut se demander aussi, à quel point et à quel moment ces littératures contemporaines cesseront de se caser dans des rubriques nationales ou autres pour s'intégrer à une *littérature du monde*, non pas dans le sens d'une *Weltliteratur* à la Goethe, mais dans celui d'une *world fiction*, refusant centre et univocité (Schmeling 10).

L'œuvre de Laferrière s'inscrit dans cette métaréflexion qui habite, à des degrés divers, les écrivains francophones, métaréflexion portant sur le pourquoi et le comment de l'écriture, tout comme sur le rôle de l'écrivain dans un lieu géographique précis et un contexte sociohistorique spécifique. En effet, Dany Laferrière fait partie de ceux qu'on a identifiés au Québec sous le nom d'écrivains migrants, des écrivains venus d'ailleurs qui ont permis de renouveler les questions de l'identité, de l'appartenance, de la langue. Leur écriture est marquée par le métissage culturel, le nomadisme, voire la dérive. Pour Laferrière, le lieu est incontournable : « moi, j'ai voulu voir s'il était possible d'écrire sans avoir d'assise théorique derrière soi, en se fondant sur l'intuition, sur l'instinct » (Ghinelli 100) et l'exil lui a été jusqu'à un certain point bénéfique : « d'être exilé permet d'écrire sans concession et sans la peur. L'exil m'a aidé à dire ce que je pense, et m'a donné la possibilité de parler à *un autre pays* » (Bordeleau 10).

Fragmentation, donc, des lieux et du moi, aucun des fragments n'ayant assez de poids pour circonscrire le tout. « It's not good to expect a single place to provide everything you need. There's no one place that can give you everything » (Bagnall H1), cite Janet Bagnall. Tout lieu est irrémédiablement lié à des sensations, des émotions, des images, des événements particuliers, et ainsi le moi ne se reconnaît pas une identité unique et unie, mais une configuration identitaire propre, mobile et façonnée par des traits différents et des impulsions changeantes, inégales, répondant à des situations particulières. L'ailleurs reste la grande tentation de l'univers mental et de l'espace culturel de Dany Laferrière. Par conséquent, il voyagera d'un lieu physique, d'un lieu mental à l'autre, il ne cessera de traverser des frontières ; il sera constamment 'en mouvance', entre des départs, des pertes, des exils, mais aussi des tentations de réancrage et de retrouvailles. Selon lui, « life and literature [...] are stories that unfold discontinuously, for the simple reason that continuity, like the self, does not exist » (Diamond 6).

Dany Laferrière écrit en refusant de se réclamer d'une école littéraire, d'un lieu ou d'un mode d'écriture. Il se veut strictement international et universel. Cela n'empêche pas qu'en même temps il puisse se déclarer plus proche de l'école américaine que de l'école française, la contradiction étant l'essence même de sa vision du monde et, par conséquent, de sa poétique :

[...] s'il y a une chose que je vais refuser toute ma vie, c'est d'être subordonné à quelque chose, même à l'art d'écrire, à la littérature. J'ai l'horreur à voir les gens préférer quoi que ce soit d'autre à la vie. Je suis fondamentalement politique en ce sens, c'est la vie qui m'intéresse, ce sont les gens qui m'intéressent. La littérature est très forte dans ma vie, mais elle vient après la vie elle-même" (Laferrière, *Fatigué* C3).



Le refus des grands systèmes, de l'idée de l'existence d'un 'centre', va de pair avec le refus de toute idéologie, de toute prise de position politique. Se démarquant en cela de la plupart des auteurs d'origine haïtienne, Laferrière va jusqu'à déclarer que la politique l'ennuie. Il refuse de porter le flambeau d'un parti, d'un pays ou d'une cause, que ce soit Haïti, la communauté haïtienne à Montréal ou la communauté noire en général ; et pourtant ce refus de la politique ne peut pas être qualifié d'apolitique : il est même parfois subversif.

Si donc l'auteur écarte la politique tout comme le thème du colonialisme du premier plan de ses livres, il reste la plénitude de la vie. Il évoque une situation politique intolérable sans en parler véritablement et en mettant au premier plan la joie de vivre. Beaucoup de ses romans ont été reçus par le public comme des livres 'politiques'. Cela est dû au fait que Dany Laferrière refuse de respecter le parler 'politiquement correct', symbole ambivalent de toutes les mauvaises consciences de la fin du XX^e siècle. Il cultive même et en toute conscience, un parler 'incorrect', dans lequel il se baigne, comme s'il s'agissait d'exorciser tous les racismes et les oppressions coloniales en les nommant.

On comprend pourquoi la France est absente de son œuvre : il refuse de s'incliner devant le colonisateur comme devant le dictateur. La France est aussi absente de son œuvre parce qu'il a « découvert par hasard que Haïti était en Amérique et non en France », ce qui l'amènera à souhaiter qu'Haïti « se place sous la bannière américaine » au lieu de celle de la France (Sroka 155). La France est enfin absente de son œuvre parce qu'il découvre que l'ancien colonisateur s'agenouille, lui aussi, devant la puissance plus grande que représentent les États-Unis. Il en ressort pour Laferrière que l'ancienne équation « J'adore la France qui adore l'Amérique » parut brusquement étrange et il se demande alors « pourquoi ne pas adorer le vrai dieu ? » (Laferrière, *Fatigué* 6).

En même temps, il est conscient du raffinement culturel qu'il a reçu de la France et qu'il peut utiliser à son tour pour impressionner l'Amérique :

Il faudrait être con après avoir passé toute ma vie dans cette culture, et avec l'héritage de mes ancêtres, pour l'éliminer. [...] J'additionne la France et la Suisse, qui m'ont donné Voltaire, Diderot, ainsi que ces livres étrangers traduits en français. Toutes ces choses sont presque consubstantielles à moi, et c'est le bagage que j'apporte en Amérique (Sroka 160).

Pour cette raison, Laferrière participe à la fête du livre et de la littérature Leer en el Caribe, qui a lieu en France en 1998 et qui réunit de grands noms tels que Jean-Claude Charles, Maryse Condé, Édouard Glissant et d'autres. Il fait partie des manifestations du Salon du Livre de Paris (mars 1999) et est invité par Bernard Pivot à son émission *Bouillon de culture* : « Il n'y a pas que les Français qui écrivent bien le français » (19 mars 1999). En 1999 également, la revue lyonnaise de poésie, *Aube*, en partenariat avec la ville de Grigny, l'invite pour plusieurs mois comme écrivain en résidence, tandis qu'en février 2001, il participe à la Foire du livre de Bruxelles avec une petite délégation du Québec. Dans l'onde de l'édition française enfin, Dany Laferrière n'est plus un inconnu : les éditions Le Serpent à Plumes font paraître, dans la collection Motifs, *Le charme des après-midis sans fin* (1998), *Pays sans chapeau* (1999), *Comment faire l'amour avec un Nègre sans*



se fatiguer (1999), *La chair du maître* (2000), et *Le cri des oiseaux fous* (2000). Suivent, à La passe du vent (Lyon), *J'écris comme je vis* (2000) et *Initiales* (Vienne) avec l'édition originale de *Je suis fatigué* (2000), publié en trois endroits : Montréal, Paris et Haïti.

Aujourd'hui, Dany Laferrière occupe le fauteuil numéro 2 de l'Académie française, l'institution fondée par Richelieu en 1635, qui est chargée de veiller au respect de la langue française et d'en composer le dictionnaire. La symbolique de l'Académie est extrêmement puissante et il s'en sert pour consolider le pont qu'il travaille à bâtir depuis trente ans, en cherchant à provoquer enfin la rencontre des humanités francophones, d'Haïti à la France en passant par le Québec, parce qu'il est « trop ambitieux pour appartenir à un seul pays » (Demers 51). Il veut être universel.

BIBLIOGRAPHIE

- Bagnall, Janet. "Agent provocateur." *The Montreal Gazette*, 8 juin 1996, pp. H1-H3.
- Bordeleau, Francine. "Dany Laferrière sans arme est dangereux. Entrevue." *Lettres québécoises*, no. 73, 1994, pp. 9-10.
- Conway, Jack. "Women have been good to Laferrière." *Calgary Herald*, 4 janv. 1993, p. B5.
- Demers, Dominique. "Un Haïtien errant." *L'Actualité*, 1 sept. 1991, pp. 44-51.
- Diamond, Ann. "Why must a woman writer write about Dany Laferrière." *Paragraph, The Canadian Fiction Review*, no.16, 1995, pp. 2-6.
- Ghinelli, Paola. *Archipels littéraires : Chamoiseau, Condé, Confiant, Brival, Maximin, Laferrière, Pineau, Dalember, Agnant*. Mémoire d'encrier, 2005.
- Laferrière, Dany. *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*. VLB éditeur, 1985.
- . "L'année vue par..." *Voir*, vol. 3, no. 5, 23 déc. 1993, p. 6.
- . "Un homme en trois morceaux. Inédit." *Tribune juive*, vol. 13, no. 6, 1996, pp. 18-22.
- . *J'écris comme je vis*. La Passe du Vent, 2000.
- . "Je suis en Amérique", manuscrit d'une communication de Dany Laferrière lors du colloque international de l'AEFECO à Leipzig (30 mars-4 avril 1998). Le texte a été repris sur le site "île en île", 2000, et, avec des modifications, dans *Fatigué*, 2001, p. 89-96.
- . *Je suis fatigué*. Typo, 2005.
- Laroche, Maximilien. *L'avènement de la littérature haïtienne*. Université Laval, 1987.
- Marchand, Philip. "Author loves to keep 'em guessing." *The Toronto Star*, 19 oct. 1994, p. D3.
- Marcotte, Hélène. "Je suis né comme écrivain à Montréal." *Québec Français*, no. 79, 1990, pp. 80-81.
- N'Diaye, Christiane. *Comprendre l'énigme littéraire de Dany Laferrière*. Éd. de l'Université d'État d'Haïti, 2010.



Paré, François. "La littérature québécoise du XXI^e siècle. Cœur et marges de l'Amérique." *Interculturel Francophonies*, no. 32, 2017, pp. 55-67.

Ramos, Lily. "Laferrière et Heredia : les nomades de l'Académie Française." *Augustana Digital Commons*, 2015, pp. 1-17.

Schmeling, Manfred. "Poetik der Hybridität – hybride Poetik? Zur ästhetischen Präsentation von Kulturkonflikten im multikulturellen Roman." *Komparatistik, Jahrbuch der Deutschen Gesellschaft für Allgemeine und Vergleichende Literaturwissenschaft*, no.13, 1999-2000, pp. 9-17.

Sroka, Ghila. "Dany Laferrière : de la Francophonie et autres considérations...Entrevue avec Dany Laferrière." *Tribune juive*, vol. 16, no. 5, 2000, pp. 8-16.

Toussaint, Eddy (Tontongi). *La parole indomptée : essai en français*. L'Harmattan, 2015.

Ylenia De Luca Ylenia De Luca est professeur agrégé de littérature française à l'Université Aldo Moro de Bari. Elle s'intéresse à la poésie canadienne de langue française entre le XX et le XXI siècle, à la poésie française du XX siècle ainsi qu'à la littérature francophone contemporaine . Elle a déjà publié quatre volumes sur ces thèmes et de nombreux essais dans des revues nationales et internationales.

ylenia.deluca@uniba.it